

à son fils, qui ne fut pas fâché d'avoir sur le compte de la belle Marianne des témoignages un peu plus désintéressés que ceux de son mari. A en croire madame de Frémeuse, Marianne de La Pave était effectivement une femme d'une grande séduction.

— C'est une vraie odalisque, dit la vieille dame, et ton ami Robert fait bien le pendant, du reste, car c'est un vrai Turc pour la jalousie comme pour la force. C'est sa jalousie qui lui a fait donner sa démission, et, si tu veux m'en croire, il a fait une bêtise... Dans ma conviction, Robert aurait été mieux avisé de s'absenter pendant un an ou deux de temps en temps. Au lieu qu'il va la fatiguer perpétuellement de son amour et de son humeur jalouse, et ça finira mal, tu verras ça. Déjà cet hiver, à Paris, des amies à moi m'écrivaient qu'il prenait des airs de cannibale quand elle valsait avec un autre. Elle est parfaite, cette jeune femme, jusqu'à présent... extrêmement honnête, mais coquette de nature... Elle aime à se faire voir, à plaire, à être entourée et admirée. Elle adore Paris, qui est son théâtre naturel... Eh bien ! tu verras que Robert, qui sent ça, raccourcira tous les ans les séjours à Paris et qu'avant peu sa femme sera cloîtrée à la campagne. Déjà, cette année, il l'y a ramenée dès le milieu d'avril... et puis, je l'entends souvent hasarder des apologies dans ce sens-là, vanter l'existence du gentilhomme fermier, du grand seigneur qui vit noblement sur ses terres, en donnant de bons exemples. Ah ! bien, oui, il faut voir la figure de la belle Marianne pendant ces discours-là ! Elle n'a pas l'air de penser à donner de bons exemples, je t'assure... L'autre jour, Robert a parlé de vendre leur hôtel de la rue de Varennes... Sa femme est devenue verte... Du reste, le ménage va très bien, parfaitement bien, mais voilà le point noir !... Eh ! mon Dieu ! quant à moi, je serais enchantée de les avoir toute l'année pour voisins... Mais cette jeune femme a besoin d'air et de mouvement, il faut toujours faire la part du feu, et si Robert l'enferme dans ce trou de village, elle deviendra enragée, il n'y gagnera rien.

Ces jaserics maternelles, tout en faisant rire Maurice, ne laissèrent pas de l'inquiéter. Dans le temps d'indifférence sceptique et de relâchement moral où nous vivons, on s'étonnera qu'un homme puisse se faire une sérieuse préoccupation du bonheur ou du malheur d'un ami. L'amitié est un sentiment qui exige des âmes fortes. Mais l'âme de M. de Frémeuse était capable de ces sentiments d'un autre âge. Il se tourmenta donc beaucoup des prophéties pessimistes de sa mère sur l'avenir du jeune ménage, sans en admettre toutes les fantaisies, il ne put se dissimuler ce que ces prévisions avaient au fond de vraisemblable. Il sentit redoubler son antipathie contre la femme malencontreuse qui, après avoir brisé la carrière de Robert, menaçait de compromettre un jour ou l'autre son repos et peut-être son honneur. Mais, en même temps il se promit d'user de toute son influence sur l'esprit de Robert pour le dissuader de ses projets irréfléchis et lui épargner des fautes de conduite irréparables. Si ses lettres à ce sujet ne paraissaient pas suffisamment efficaces, il résolut de demander un congé et d'aller porter lui-même ses conseils à l'oreille et au cœur de son frère d'adoption.

Mais le destin, en dispensant son amitié de cette tâche, lui en réservait une qui devait être autrement délicate et redoutable.

II

On était alors en 1870. La guerre fatale éclata. Le capitaine de Frémeuse fut rappelé en France et attaché au corps de MacMahon. Après Sedan, il parvint à gagner la Belgique, repassa aussitôt la frontière et courut rejoindre l'armée de la Loire sous Orléans. A la suite de la bataille de Patay, une nouvelle organisation amena dans les rangs de l'armée de Chanzy quelques divisions de l'armée du Nord. Ce fut à ce moment, et quand la retraite sur le Mans commençait, que Maurice retrouva Robert de La Pave à la tête d'un bataillon de mobiles. Quand ils se revirent pour la première fois, à cette heure si douloureuse, les deux jeunes officiers s'embrassèrent avec effusion sans oser se dire une seule parole. Mais, à partir de ce moment, il n'y eut guère de jour où ils ne trouvassent l'occasion de se rencontrer.

Dès le début de la guerre, M. de La Pave avait été naturellement désigné pour commander un des bataillons de mobiles de son département. Avant de quitter sa femme pour marcher à l'honneur et au danger, il avait voulu lui donner à tout événement un témoignage suprême de son amour. N'ayant pas d'ailleurs d'héritiers proches, il lui avait légué la totalité de sa fortune. Madame de La Pave avait éprouvé jusque-là pour son mari une affection sincère, mais tranquille : la reconnaissance d'une telle libéralité, les émotions de la séparation, l'absence, l'incertitude, les périls courus y ajoutèrent dès ce jour quelque chose de plus vif et de plus passionné. Quelques lettres que Robert reçut à travers les hasards de la campagne lui apportèrent l'expression de cette tendresse redoublée. Il montrait ces lettres à M. de Frémeuse.

— Elle m'aime, lui disait-il, elle m'aime comme elle ne m'a jamais aimé, je le sens, — et je sens aussi, ajouta-t-il avec un sourire amer, que je ne la reverrai jamais !

C'étaient là d'étranges paroles dans la bouche d'un homme d'un naturel si viril et si ferme. Maurice ne les entendit pas sans surprises ni sans inquiétude.

Un soir, comme ils se promenaient tous deux aux avant-postes en fumant, Robert de La Pave, le front plus sombre encore que de coutume, s'arrêta brusquement devant Maurice et lui dit :

— As-tu remarqué que je me ménage au feu ?

— Ça, dit Frémeuse en riant, tu en es incapable, quand tu le voudrais !

— Si fait... pardon ! je me ménage, je m'en aperçois, et je crois que mes hommes s'en aperçoivent aussi. — Et après un moment : — Avoue que tu me trouves lâche !

— Allons donc ! tu es héroïque du matin au soir ; je l'entends dire à tout le monde.

— Non ; je sens que je me ménage.

Le lendemain, à la chute du jour, le commandant de Frémeuse, — il avait été récemment élevé à ce grade, — venait de poster ses batteries avec tout ce qui lui restait d'hommes à l'entrée d'un des débouchés de la forêt de Marchenoir. La journée avait été très rude. Excédé de fatigue, il s'enveloppa de son caban et s'endormit sur la neige, à côté d'une de ses pièces. Vers le milieu de la nuit, quelqu'un le tira par la manche en l'appelant par son nom ; il se dressa aussitôt et reconnut un vaillant petit lieutenant de mobiles qui appartenait au bataillon de Robert et que celui-ci aimait beaucoup.

— Mon commandant, dit le jeune homme d'une voix très émue, c'est le commandant de La Pave qui vous demande.